

ALICE FERNEY

Grâce
et
dénuement

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD

Extrait de la publication

«un endroit où aller»

GRÂCE ET DÉNUEMENT

Une libraire entreprend d'initier à la lecture des enfants de gitans. Elle se heurte à la méfiance des uns et à la dérision des autres, mais finit par amadouer les petits illettrés et par entrevoir le destin d'une tribu sur laquelle règne une mère tutélaire.

Extrait du livre :

“Rares sont les Gitans qui acceptent d’être tenus pour pauvres, et nombreux pourtant ceux qui le sont. Ainsi en allait-il des fils de la vieille Angéline. Ils ne possédaient que leur caravane et leur sang. Mais c’était un sang jeune qui flambait sous la peau, un flux pourpre de vitalité qui avait séduit des femmes et engendré sans compter. Aussi, comme leur mère qui avait connu le temps des chevaux et des roulottes, ils auraient craché par terre à l’idée d’être plaints.”

A. F.

ALICE FERNEY

Alice Ferney a déjà publié plusieurs romans chez Actes Sud, et notamment obtenu le prix Culture et Bibliothèques pour tous pour son ouvrage Grâce et dénuement.

DU MÊME AUTEUR

LE VENTRE DE LA FÉE, Actes Sud, 1993.

L'ÉLÉGANCE DES VEUVES, Actes Sud, 1995.

LA CONVERSATION AMOUREUSE, Actes Sud, 2000.

DANS LA GUERRE, Actes Sud, 2003.

LES AUTRES, Actes Sud, 2006.

© ACTES SUD, 2006

ISBN 978-2-330-02136-8

ALICE FERNEY

GRÂCE
ET
DÉNUEMENT

roman

un endroit où aller
ACTES SUD

Extrait de la publication

*Considérez votre nature d'hommes :
Vous n'avez pas été créés pour vivre
comme des brutes,
Mais pour chercher à acquérir vertu
et connaissances.*

Paroles d'Ulysse à ses compagnons,
DANTE, *La Divine Comédie*, "L'Enfer",
chant XXVI.

PREMIÈRE PARTIE

RARES SONT les Gitans qui acceptent d'être tenus pour pauvres, et nombreux pourtant ceux qui le sont. Ainsi en allait-il des fils de la vieille Angéline. Ils ne possédaient que leur caravane et leur sang. Mais c'était un sang jeune qui flambait sous la peau, un flux pourpre de vitalité qui avait séduit des femmes et engendré sans compter. Aussi, comme leur mère qui avait connu le temps des chevaux et des roulottes, ils auraient craché par terre à l'idée d'être plaints.

Le camp stationnait à l'est de la ville, circulant au gré des expulsions dans cette périphérie qui dissout les enchantements. Les décharges et les terrains vagues perçaient un paysage de pavillons et de logements sociaux. On avait oublié depuis longtemps ce qu'avait pu être ce coin de pays en

matière de beauté : une immensité sous le blé. Les dernières terres agricoles avaient disparu avec les plans d'urbanisation prioritaire. Le ciel, même lorsque le temps était sombre, était ici l'unique forme de la limpidité. Son clair-obscur écrasait les habitations endommagées. Seules les écoles, à l'heure de la sortie des classes, animaient ce désert qui ne connaissait rien de la convivialité ordinaire des villages. Personne hormis leurs habitants n'aurait su distinguer les rues les unes des autres. Elles portaient des noms de fleurs, comme si le fonctionnaire qui les avait baptisées avait voulu donner au lieu la poésie qui manquait (ou comme si les grands hommes de la nation ne se pouvaient fourvoyer dans ces développements urbains avortés).

Au coin de la rue des Iris et de la rue des Lilas, un ancien potager restait inconstructible. L'institutrice retraitée qui en était la propriétaire refusait de le vendre à la commune. La terre, pleine de fondrières, était incrustée de verres cassés, de morceaux de pneus et de bouts de ferraille. Des portières de voitures démolies servaient de pont sur les grandes flaques qu'apportait la pluie. Une poubelle municipale scellée sur un socle de ciment débordait. Un pommier

finissait de mourir dans le sol pelé, couvert de détritrus et d'un peu de bois pourri.

La fin de l'été ressembla cette année-là à une fin d'automne. L'hôtel désaffecté que squattaient les Gitans dans la campagne avait été muré sous leurs yeux. Chassée par la police et les huis-siers, la tribu d'Angéline vint occuper le potager au début de septembre. C'était une propriété privée mais rien ne l'indiquait et ils avaient l'habitude de stationner là où on l'interdit. Un vent de bord de mer soulevait les cheveux longs des belles-filles d'Angéline. Elles serraient des cardigans râpés sur leur poitrine. Les enfants couraient autour d'elles. De temps en temps, l'une ou l'autre en attrapait un, le talochait et le relâchait en vociférant, qu'il se tienne un peu tranquille ou qu'il aille aider son père, c'était trop fatigant de les avoir à courir dans les jambes. Ils s'éclipsaient en poussant des cris stridents. Ils avaient des corps secs comme des triques, et lorsqu'ils grimpaient au pommier ils étaient prestes et agiles. Apportez-moi du petit bois ! leur criait Angéline. Elle était joyeuse, et plus que les autres, comme si, l'âge gagnant, elle avait fini par comprendre que la joie se fabrique au-dedans. Les enfants étaient entraînés

par cette gaieté, leurs petites mains grises rapportaient des branchettes et des brindilles. Angéline riait. Oui les enfants étaient le premier bonheur. A cette pensée, elle cherchait des yeux ses fils. Ils faisaient rouler les camions en évitant les ornières. Où on met la mère ? hurlait l'aîné à ses frères.

Peu après, une flambée réchauffa le vent, ils s'assirent ensemble près du feu, rongèrent des croûtons de pain et du lard en regardant cavalier les nuages. Les enfants se donnaient des coups de pied pour jouer. Comme d'habitude Misia pleurait dans les bras de son mari. Ma Miss ! lui soufflait-il, tu vas voir on va être bien... Je sais, disait-elle à voix basse, et l'on aurait cru qu'elle ne doutait pas du contraire. Il la caressait. Elle pleurait plus vivement parce qu'il la caressait. Elle était enceinte et proche de son terme. Ses chevilles rouges et enflées semblaient celles d'une vieille clocharde. C'est la fatigue du voyage, dit Angéline en regardant ces jambes jeunes et lassées, tu te coucheras tôt ma fille. La jeune femme ne répondit pas, elle s'était arrêtée de pleurer. L'enfant en elle s'était mis à bouger.

2

Ils étaient des Gitans français qui n'avaient pas quitté le sol de ce pays depuis quatre cents ans. Mais ils ne possédaient pas les papiers qui d'ordinaire disent que l'on existe : un carnet de voyage signalait leur vie nomade. Elle n'était cependant qu'un souvenir de la vieille. Les lois et les règles modernes avaient compliqué le passage d'une ville à une autre et ils s'étaient sédentarisés, comme la plupart des Gitans. L'ouverture économique amenait sur les marchés des produits moins chers qu'il ne leur en coûtait de les réaliser eux-mêmes. C'est ainsi que les femmes avaient perdu la vannerie. Ils étaient en dehors. On nous croit disparus, disait souvent Angéline, sans vouloir parler du grand holocauste. Mais on est bien là, Dieu ! Et elle riait en essuyant ses mains sur ses hanches.

La vieille n'avait pas encore soixante ans. Mais, si la vérité est bonne à dire, elle portait bien son surnom. Son visage était fendu de rides si profondes et nombreuses qu'on aurait dit une maladie de peau. A la regarder de près, on avait mal à sa place. Elle ne souffrait pourtant de rien et les ans difficiles, qui

l'avaient précocement vieillie, ne l'avaient pas tuée. Elle en concevait un orgueil sympathique. Elle était en vie, envers et contre le monde et le froid, elle avait un furieux désir de continuer à voir ce spectacle de la terre, du vent, du feu sous les nuages, des nuages même, et des nouveaux venus qu'elle avait engendrés dans cette bourrasque.

Des cinq fils qu'elle avait portés, quatre s'étaient mariés avant de fêter leurs vingt ans. La nature nous y conduit tout droit sans qu'on y voie rien. Angéline l'avait pensé chaque fois qu'étaient venus vers elle la fille élue et le fils aveugle de l'amour qu'il donnait. Personne n'aurait séparé deux Gitans qui se veulent. Son aîné était seul à faire exception qui, au fur et à mesure que tardait une promesse, avait jugé, à l'aune de ses quatre belles-sœurs, que les femmes n'en valaient pas la peine : Angelo était le célibataire. Tu n'as personne à rouspéter ! lui disaient ses frères. Il répondait : L'amour c'est pas se rouspéter. Et pour l'amour ! lui chantait tout bas le plus jeune, comment tu feras ? Fiche-moi la paix Lulu, disait Angelo qui ne trouvait pas ça drôle. Oui, arrêtez donc de l'ennuyer ! criaient les femmes. C'était une tribu : personne n'était jamais seul et chacun se mêlait des autres.

Aucun des fils n'avait quitté la mère. Nul n'aurait songé sans déshonneur à l'abandonner. Angelo son aîné lui tenait lieu d'homme pour les travaux difficiles et ils partageaient la même caravane. Les autres garçons lui avaient – au sens propre – ramené leurs épouses. Angéline, à chacune, disait ma fille. Mais elle avait ses préférences. C'était avec Nadia, la femme d'Antonio le cadet, qu'elle sentait le plus de bonheur. Pourquoi ? Elle n'aurait pas su le dire. Nadia avait été la dernière bru, c'était avec beaucoup de silence et de sourires qu'elle s'était glissée au cœur du clan. Puis Mélanie était née et Antonio, d'être père, était devenu sérieux (elle voulait dire fidèle). Oui, pensait Angéline, Nadia avait eu la patience d'attendre que ce garçon grandisse. Etaient-ce des raisons suffisantes ? On n'a pas besoin de raisons, se disait Angéline. Sa personne entière avait aimé Nadia à la première minute où de loin elle l'avait aperçue. Qu'on le veuille ou non, on ne pouvait rien à cela. L'animal en nous guette et flaire ce qui arrive à lui, disait Angéline. Nadia, elle avait senti que c'était le bonheur, seulement à la voir marcher si menue au bras d'Antonio, avec un joli fichu noué autour des cheveux, et une manière apaisée de se tenir. Elle

avait l'air douce. Et c'était avec elle aujourd'hui qu'Angéline parlait le plus volontiers du passé, de la vie d'autrefois sur les routes, de son défunt mari qui n'avait pas de santé, ou même de ses parents et des chevaux qu'elle n'aimait pas, mais sans l'avouer au père pour ne pas lui faire de peine. Une fille de Gitan qui a peur des chevaux, criait-elle, ça n'existe pas ! J'étais la seule qui le murmurait, disait-elle à sa belle-fille avec fierté. Nadia écoutait jusqu'au bout sans l'interrompre. Peu de femmes réussissaient à se taire aussi longtemps, Angéline le savait bien. Elle-même ne se montrait pas aussi attentive. Chez nous les femmes crient sans arrêt, disait Angéline à Héléna, la seconde de ses belles-filles, tu es une vraie Gitane. Mais pour cette fois ce n'était pas un compliment.

Les manières d'Héléna avec Simon ne plaisaient pas à Angéline. C'était un ménage qui tournait mal et elle croyait que rien de bon ne sort jamais des époux qui se chamaillent. Ça fait des enfants malheureux et les enfants malheureux ça fait des adultes mauvais, disait-elle à son Simon, lequel attendait que sa mère en eût terminé, mais ne l'écoutait pas. Ce bon à rien, disait Héléna à propos de son mari, en parlant

assez bas pour qu'il n'entendît rien. Il la frappait parfois rudement, mais pour rien au monde elle n'en aurait parlé. Angéline n'aimait pas entendre critiquer ses fils. Tu l'as choisi ma fille ! Tu l'as choisi, tu le gardes, disait-elle à Héléna sans prétendre discuter davantage. Mais Héléna était insolente. Elle était la seule à répondre à sa belle-mère. Les trois autres belles-filles la regardaient avec effroi. Dieu sait que j'ai choisi Simon, mais Dieu sait que je me suis bien trompée, et Dieu se demande si je vais le garder... répondait-elle en rougissant sous le regard arrêté de la vieille. Laisse le Dieu tranquille ! criait la vieille en colère. Alors comme les autres, la jeune femme se taisait. Qu'Angéline eût à ce point un empire sur ses enfants, voilà ce qui agaçait le plus Héléna. Mais elle n'avait jamais pris le temps de trouver la raison de cette domination, pour la dénouer, au lieu de quoi elle tirait dessus sans réfléchir. Elle pressentait que les mœurs changent plus que le fond des âmes : je ne suis pas ligotée à ce mari, se murmurait-elle en urinant accroupie dans l'herbe. Puis, toute légère à cette idée, elle partait rejoindre Misia et Milena qui étaient toujours fourrées ensemble à boire du café, quand elles en avaient.

Pendant ce temps les hommes frico-taient, de petites affaires qui les occupaient longtemps et mollement. Ils étaient restés comme sont les enfants, vivant de peu, jouant avec rien, ne calculant pas, inconséquents et sans souci de l'avenir. Et d'ailleurs chaque fois qu'Angéline les regardait de loin s'affairer, ou discuter, il lui semblait les voir jouer et se bagarrer comme lorsqu'ils étaient petits. Elle n'avait rien oublié du temps des langes qui leur manquaient. Les selles gelaient dans le tissu autour des petites fesses brûlées. Le père pleurait de vraies larmes sur la vie trop dure de sa famille. Il en était mort. Angéline disait : Mort de voler pour manger. (Il s'était fait prendre et punir au sang, dans un apprentis où il avait gelé autant que la terre sous lui.) Aussi bien, Angéline avait continué seule, à l'est où la couleur du temps et le vert des forêts sont plus tristes qu'en nulle autre place. Mais quand ils étaient encore époux qui se couchaient le soir ensemble, elle l'aimait. Elle avait tant de pitié qu'elle se détournait pour ne pas voir nu ce corps sans chair, son mari à la peau de linceul. Elle était si vivante qu'il lui semblait déjà mort, l'entraînant avec lui, la privant de donner ce qui en elle bouillait de se transmettre et de

se renouveler. Elle aurait voulu des étreintes, la douceur des caresses et des enfants, avoir toujours un nouveau-né à bercer ou une poussée de chair au-dedans d'elle. Mais lui n'avait même plus la force, celle des bêtes, de la santé, du printemps, et de l'amour. Il s'abattait dans le sommeil comme un arbre sous la cognée, et elle dans le noir s'allongeait enfin contre lui. On devrait rester couchés, Oh ! pensait-elle, l'amour, la chair, étaient les seules choses douces qu'ils possédaient, et voilà qu'on les leur avait prises. Sa peau était un velours chaud et elle était une belle femme, elle le savait bien, grâce à quoi tout de même elle avait connu l'allégresse, le ravissement, et maintenant le mari que chaque journée tarissait, elle ne voulait pas y penser, elle continuait de l'aimer. Elle sentait le corps à côté d'elle comme un fil, sa main n'avait pas de surface à caresser, et lorsqu'elle s'acharnait à le faire quand même, elle sentait tous les os. Les os eux-mêmes lui paraissaient minces. Comment ça tient debout tout ça ? se demandait-elle en rêvassant au bord de son sommeil. (Et le matin elle voyait que ça ne tenait pas.) Quelle misère, quelle misère ! elle se le répétait en effleurant le visage endormi, un visage

qui n'était plus qu'un nez autour duquel le reste avait fondu. Puis elle rentrait sa tête sous le bras de son mari et restait ainsi toute la nuit coincée dans son odeur. Elle écoutait bruire l'ombre du dehors, si proche que sa fraîcheur les enveloppait tous. Les garçons avaient des respirations régulières et se seraient les uns contre les autres pour se tenir plus chaud. La beauté de ce qu'elle avait accompli était dans cet écheveau de chairs enfantines qu'elle écoutait prendre son air glacé de nuit. Elle aurait dû ne jamais s'arrêter de faire des enfants. Elle était une louve protectrice et nourricière. Elle aurait pu lécher ses fils, et parfois elle ne pouvait s'empêcher de les mordiller (et ils se mettaient à pleurer, les idiots). Celui qui aurait touché un seul des cinq petits qui dormaient là, elle l'aurait égorgé sur ses genoux en supportant de regarder sans fin s'écouler le sang. Vingt ans s'étaient passés depuis ces nuits-là. Maintenant elle s'étonnait de ce qui lui paraissait avoir été du bonheur. Elle disait : Dans ma jeunesse il y avait rien, on avait même pas un lit pour dormir, ça me souvient. Mais, je sais pas comment, ça manquait pas. On était tous ensemble avec rien, juste à devoir se trouver à manger. Maintenant on a plus

et ça fait plus mal. Comment c'est fait ? Tout de travers ! répondait Misia. Et cela finissait la conversation. Angéline n'aimait pas déplorer la vie.

Elle aimait ces jours d'aujourd'hui, dans ce vieux corps enflé, pleine de temps et de mémoire, ayant fini d'élever ses fils mais voyant grandir ses petits-enfants, et tout ce monde-là se gardant autour d'elle. Je vous regarde pousser et je demande rien d'autre au bon Dieu. Es-tu vieille grand-mère ? demandait Anita, la plus âgée des petites-filles. Oh oui ! disait Angéline, j'ai déjà vécu beaucoup de jours. Tu vas bientôt mourir alors, disait Anita. La vieille secouait la tête. Non, disait-elle, sûrement pas. La fillette semblait rassurée. A l'évidence Angéline ne pouvait vivre que longtemps : elle le voulait. La vie était sa cathédrale et les garçons étaient des flèches vers Dieu et le ciel. Tiens-toi droit ! disait-elle à Angelo. Et le garçon se redressait aussitôt. J'ai la fierté de mes fils, lui murmurait-elle pour s'expliquer.

Angéline avait trois secrets : elle savait ce qu'elle voulait, elle avait compris ce qui était possible (c'est-à-dire que tout ne l'est pas) et aussi ce qui se fait avec profit. Cela faisait beaucoup de sagesse. Elle débusquait les âmes tapies derrière la chair. Les minuscules traces

et plissures qu'elles dessinent sur la peau, à force de mouvements répétés, d'expressions et d'humeurs, Angéline ne les manquait jamais. Elle avait perçu, dans l'instant de la rencontre, que Nadia était douce et Héléna révoltée. Elle savait également ce qu'on ne disait pas : que Milena était bête et Misia insatisfaite. Que Simon était brutal et peut-être même fou, que Lulu était un taureau et Antonio un papillon volage. Elle connaissait chacun de ses fils sans jamais ni en parler ni leur parler. A Joseph, que tous appelaient Moustique car c'était le plus gigantesque des frères, elle avait seulement osé dire : Es-tu certain de vouloir épouser Milena ? (Milena était bête velue noire et rapide comme une mouche.) Et lorsque le garçon avait répondu qu'il en était sûr, elle avait acquiescé sans discuter davantage. Elle n'avait pas essayé de lui faire comprendre pourquoi elle avait posé cette question. S'il avait voulu le savoir, il aurait demandé. Elle avait fait le mariage. C'était le troisième. Simon et Héléna, Lulu et Misia, Moustique et Milena, Antonio et Nadia. Et son Angelo solitaire. Elle les couvait de son regard jaune, ses enfants qui avaient pris femme et se multipliaient, les comptait dans ses prières, Sainte Marie, mère

de Dieu, protégez toute ma famille, et faites que le Simon soit doux et bon. (Car Dieu nous donnant à tous un fardeau, le Simon était brutal et fou.)

3

“Le petit éléphant volant”, ce fut son prénom. Le dernier-né de Misia s’appela Djumbo. Parce que sa mère n’avait pas d’idée et que son père lui trouvait de grandes oreilles. Djumbo naquit le premier sur ce nouveau territoire, mais pas plus que les autres n’y reçut sa place.

Le voyage en camion, le travail pour s’installer et l’anxiété naturelle de la mère dans ce grand remuement s’étaient confondus avec le terme. Le lendemain de leur arrivée au potager, dans une aube fraîche et mouillée de banlieue, Misia et Lulu partirent pour l’hôpital. Ils se perdirent dans le dessin inconnu des rues toutes semblables qu’ils découvraient ce matin-là. Et il devait y avoir un dieu des mères et des enfants, puisqu’ils finirent par s’y retrouver dans le plan qu’ils consultaient.

Tout d’abord on les renvoya. La grossesse s’était passée ailleurs, la future

mère n'était pas inscrite à la maternité. Mais l'homme qui ne portait pas son enfant souffrait plus que la mère qui le mettait au monde. Il laissa se crever la boule d'amour et d'impuissance qui s'était faite en lui. De Misia blanche et ronde, et même plus que blanche, si blême et silencieuse, personne ne se préoccupait : Lulu devint fou. Il hurla de toute sa juste colère. Le bruit qu'il fit réussit à convaincre. Un interne se mit à crier lui aussi, après ce cirque et cette honte, pour qu'enfin vienne une sage-femme. La conscience médicale acheva de faire ce qui était dû : on voyait les cheveux de l'enfant.

A Lulu qui ne faisait pas assez propre, on demanda d'attendre dehors. Il était dans la salle d'attente, échauffé encore par ses cris, hirsute car il ne se peignait jamais, enfin soulagé de voir partir sa femme. L'hôtesse d'accueil le regardait sans sympathie. Il pensa qu'il se foutait bien de cette gadgé puisqu'on emmenait Misia. La chemise à carreaux qu'il portait depuis plusieurs jours était sortie de son pantalon. Il respira son aisselle, elle sentait. De cela aussi il se moquait. Misia aimait son odeur qui n'était ni âcre ni mauvaise et Misia seule comptait en ce moment, le reste était égal. Il ne protesta pas et demeura

debout, ignorant que d'autres pères connaissaient plus d'égards.

Derrière la sage-femme, Misia était si pâle, que dans la lumière directe du couloir qui lui sembla ne jamais finir, son visage était translucide. Un faisceau de veinules vertes convergeaient sous la peau vers ses yeux que la douleur avait gonflés. Elle se dévêtit et s'allongea seule, attendit un long moment que quelqu'un vînt. Elle avait la patience et l'élan pour accueillir l'enfant, découvrir son visage à l'instant où la douleur cesserait. Toutes ses frayeurs l'avaient quittée. C'est sans doute l'attente des choses, plus que les choses elles-mêmes, qui inquiète (et peut-être sera-t-il aisé de mourir). Misia aurait pu le sentir, c'est possible, dans l'émotion de se sentir au creux d'elle-même le lieu d'un orage, labourée, dominée par la chair et le sang qui se ruent vers le jour, et finalement vidée à la fois de la chair, de l'orage, et du sang. Elle aurait pu savoir que s'abandonner à la chair n'est pas perdre. Cependant elle était à ce moment non pas une pensée mais une sensation. Elle n'était qu'un réseau de muscles et de nerfs autour d'une matrice ouverte. Elle était une poussée et une respiration, un grand rythme haletant qui libérait la vie. La mort était

loin, par-delà tant de promesses que Misia l'oublia. Elle se souvint des récits d'Angéline, comment on peut mettre trois fils au monde dans les champs sans l'aide de personne. Enfanter, disait la vieille, c'est la plus belle affaire des femmes, leur gloire et leur bonheur. Misia entendait les gémissements et les soupirs d'une femme que l'on encourageait dans la salle voisine. Puis le braillement suffoqué du nouveau-né. Misia en eut une bouffée d'envie. Elle sentait le sien très bas, elle savait qu'il avait fini de descendre. Elle se mit à pousser en même temps que son ventre semblait se déchirer et devenait tout dur. A côté le nouveau-né hurlait encore. Misia se redressa sur ses coudes. Elle était portée par l'émotion de ce cri inimitable (puisqu'on a fini en une fois de vivre l'éclatement des poumons, la première clarté, le froid de la terre et la séparation).

Une infirmière passa sans s'arrêter, qui croyait les Françaises plus méritantes et fragiles que les immigrées. Elles accouchent accroupies sans l'aide de personne, dit-elle à sa jeune collègue de garde préoccupée de la bohémienne qui venait d'arriver. Mais il n'y avait pas d'admiration dans sa voix. Le visage de la jeune femme révéla une

gêne, elle découvrait la honte qu'inspire quelquefois la vilénie d'un autre. Si l'enfant est trop gros la mère risque d'être abîmée, dit-elle. Et elle s'en alla auprès de Misia.

Pendant ce temps la vie portait Djumbo vers la terre et les hommes et sa mère. Ses poumons s'ouvrirent sur un cri formidable qui fit rire le jeune interne. C'était un petit homme qui s'émerveillait. Il avait tiré le bébé avec des mains habiles. Misia avait senti la souplesse et la précaution de son geste. Misia garda sur la poitrine son bébé gluant et recroquevillé. Elle pleura sur le nourrisson, d'émotion et de fatigue, de Lulu qui manquait, de l'immédiate gentillesse d'un homme qui avait pris l'enfant comme un trésor fragile. Un hoquet de reconnaissance la fit vomir. L'infirmière approchait à chaque toux un récipient de métal en forme de flageolet. Misia cracha et toussa en tenant le nouveau-né contre elle. Le jeune homme était embarrassé. Vous allez très bien, lui assura-t-il, je vais vous garder ici un moment avec votre fils. Elle secoua la tête comme une muette. Il sembla désolé, prenant pour tristesse ce qui était gratitude et soulagement. Il la crut mère célibataire. Lulu attendait encore à l'accueil.